Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 29 (1891)

Heft: 21

Artikel: Lo râitolet : (suita)

Autor: C.-C.D.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192351

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Statue d'un homme d'Etat.

C'était un bavard de talent très mince, Et, pendant trente ans, il avait été Fameux à Paris, grand homme en province, Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique, Il avait trahi deux ou trois serments, Ainsi qu'il convient dans la politique; Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville — elle était très fière D'avoir enfanté ce contemporain, — Dès qu'il fut enfin muet dans sa bière Le fit, sans tarder, revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place Où se tient aussi le marché couvert. C'est bien l'orateur; son geste menace, Et sa redingote est en bronze vert.

Mais nos bons ruraux, vile multitude, Vendant les produits du pays natal, Sans y voir malice et par habitude Mettent leurs baudets près du piédestal.

Et tous les lundis, quand les paysannes Sous les piliers noirs viennent se ranger, Le tribun d'airain harangue des ânes Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

FRANÇOIS COPPÉE.

La première corde à nœuds.

Samedi dernier, — comme cela a toujours lieu à la veille de nos grandes fêtes, — de courageux et hardis ouvriers couvreurs plaçaient à l'extrême sommet des clochers de la Cathédrale et de St-François des drapeaux aux couleurs nationales. Les milliers d'yeux fixés sur eux les regardaient avec angoisse: on avait hâte de voir la fin de ce périlleux travail, qui nous rappelle une bien émouvante histoire.

L'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Saint-Pétersbourg, a pour curiosité une immense flèche qui se termine par une boule supportant un ange qui tient une croix. — Pour réparer cet ange, dégradé par le temps et dont la chute était imminente, il eût fallu dresser sur la plate-forme un échafaudage dont le prix était estimé à une somme énorme.

Aussi l'entreprise avait-elle été abandonnée et chaque matin on s'attendait à la chute de la statue.

Un couvreur, nommé Telouchkoff, se proposa au gouvernement pour remettre l'ange en état sans échafaudage et sans assistance. Au jour fixé, pourvu seulement d'un paquet de cordes, il monta par l'intérieur du clocher jusqu'à la dernière fenêtre. Le clocher était entièrement revêtu de feuilles de cuivre doré et présentait d'en bas une surface aussi lisse que s'il avait formé une seule masse. Mais Telouchkoff savait que les feuilles de cuivre n'étaient pas posées l'une sur l'autre, et surtout qu'on s'était servi, pour les attacher, de larges clous qui faisaient saillie sur les flancs du clocher.

Il coupa un morceau de corde, dont il fit deux larges étriers, et il fixa un crochet au bout de chacun. Il les maintint par ce crochet à des clous qui avançaient au-dessus de sa tête, et, se servant du procédé dont usent aujourd'hui nos badigeonneurs, il monta, clou par clou, si haut qu'on ne pouvait plus le distinguer d'en bas. Il était arrivé sous le globe, qui a trois mètres de circonférence. L'ange, objet de son voyage, se trouvait audessus de ce globe, qui le dérobait à sa vue par sa masse ronde et polie.

Soutenu par ses étriers, il fit passer autour de la flèche une corde avec laquelle il s'attacha ensuite par le milieu du corps; puis il se renversa graduellement en arrière, jusqu'à ce que les plantes de ses pieds reposassent contre le clocher. Dans cette position, il jeta, par un effort vigoureux, une autre corde par dessus le globe et il visa le but avec tant d'adresse qu'elle suivit la direction voulue et qu'il en vit retomber le bout du côté opposé.

Se remettre droit, attacher fortement la corde autour du globe, monter jusqu'au sommet, c'était maintenant chose aisée pour l'intrépide couvreur, qui, en quelques minutes, se trouva près de l'ange réputé inabordable.

Ce fut alors qu'il fixa solidement une dernière corde qu'il portait enroulée autour du corps. C'est cette corde, à laquelle il avait eu l'idée de faire d'avance des nœuds, qui lui servit, au moyen de ses étriers à crochets, pour monter ou descendre pendant toute la durée de ses travaux.

Ce brave ouvrier recut environ 25,000 francs pour son idée et son courage. C'est donc bien à lui que les badigeonneurs et les peintres doivent l'invention de la corde à nœuds.

(La Vie de famille.)

- Ce

Lo râitolet.

(Suita)

 Π

Enfin, onna balla demeindze, Cauquiè teimps dévant la veneindze, On dzo s'ein oura, ni niolan, S'asseimbliont ti pè Boutavan Po lo concou. Tsacon s'amînè, Séco sè z'âle et sè prominè Ein atteindeint, po s'einmodâ, Que le jury séyè nonmâ. Tandi cé momeint, lo grand ahlio Vâi on osé dâi pe minablio, Pas bin dè pe gros qu'on tavan, Mâ qu'avâi l'air tot bouneinfant, Posâ su 'na folhie dè câodra, Et qu'atteindâi que fussè l'hâora. - Eh! mon bravo petit ami. Vâo-tou assebin concouri? Lâi fà l'ahlio, t'as bin à fére! - Et porquiè pas! mè et mon pére,

N'ein dza montà stu matin A mi-hautiâo dè cé sapin, Dit lo petiot. — « Eh bin, attiuta! Lâi vâo avâi 'na granta lutta, » Repond l'ahlio, « et po eimbétà

- » Onna troupa dè cliião gaillâ
- » Que sè crayont fins prevolârè
- » Tè vu preindre on bet ein bon frârè
- » Et tè porta pe hiaut que leu,
- » Et ne vairein, ti clliâo blageu,
- » Quinta balla potta vont férè
- , Quand vairont on petit afférè
- Coumeint tè, que lè z'a battus.
- Vins vito, monta mè dessus! »
 Lo petit, tot lo drâi sè pliacè
 Su son cotson, et lâi sè catsè;
 Et quand lo jury fut tot prêt,
 Fe bailli on coup dè subliet
 Pè on lutséran. Cllia siclliâïe
 Etâi lo signau d'einvolâïe.
 Adon cein fe onna brechon
 Quand traciront lo contr'amont,
 Qu'on arâi de onna forte oura.
 L'aviont décidà qu'à mésoura
 Que tsacon sarâi arrevâ
 Yò ne poivè pas mé montà,
 Dévessâi sublià onna nota
 Po que lo jury preigne nota.

Lo premi que revint que bas Fut la bora, que ne put pas, La pourra, fére on long voïadzo. N'est pas tot d'avâi dâo coradzo, Dâi lardzès grâpie et on gros bè; Mâ ye faillâi bin mé d'acquouet Que n'ein avâi la pourra béte, Et cein fut quie 'na trista féte Po sè borons, kâ clliâo galés Pliorâvont ti coumeint dâi vés.

Tsau pou on ve ti redécheindrè Clliâo z'eimploumâ; mâ po preteindrè A étrè rài, ma fài sâlu! Kâ l'étiont dza ti décheindu Qu'on vayâi onco lo grand ahlio Férè la pliantse hiaut qu'on diablio. » Vouaiquie lo râi! po sû l'est li! » Desiront-te, mâ lo jury Lâo fe dè sè câisi, dè dzourè, Que l'est tant hiaut, que faut poâi l'ourè Quand subliérà. A cé momeint On l'oût subliâ. « Oh! surameint C'est noutron râi! se tsacon ruâilè; Et tandi qu'on piaillè, qu'on bœilè, Lo pindzon, qu'étâi dâo jury Preind sa lounetta po guegni Et lâo fà: E-yo la brelua? Vouâiti-vâi, clliâo qu'ont bouna vua! Mè seimbliè qu'on vâi plie amont On autro petit compagnon. Câisi-vo vâi onco on iadzo Po vairè s'on oût son ramadzo!... Adon on oût: tiu ru tiu tiu. C'étâi lo tot petit lulu Qu'étâi montâ su la carcasse Dâo gros osé. Petit dè race, Cé coo restà quie sein budzi, Et ye sè trovà tant lerdzi Que l'ahlio ne s'aperçut diére Que portâvè on petit compére,

Et ne lâi repeinsà perein. Ora, tot amont, l'est po cein Oue quand l'ahlio fe sa siclliare, Lo petiot fe 'na prevolàïe, Et sè trovà dou pî pe hiaut, Que viront cein du tot avau. Mâ quand ye firont la tenablia Po décidâ à l'amiablia Cé qu'avâi reimportâ lo prix, Troviront portant trâo petit On rài pas pe gros que n'alogne. « Cein no farâi à ti vergogne! » Desiront-te. Et lo jury Propousà, po tot arreindzi, Dè teni compto dè l'affére Sein nonmâ lo petit compére; Mâ qu'étant z'u lo plie amont, Lâi faillâi 'na compeinsachon; Et que d'ailleu l'étâi pe sadzo Dè lo laissi à son mènadzo Vivrè ein pé su sou sapalon Dein se n'adze et dein son bosson. Adon l'ahlio, à la votâïe, Fut nonmâ Râi pè l'asseimbliâïe. Et tè, s'on fe âo petiolet, Tè, te saré lo Râitolet!

C.-C. D.

Une fable de La Fontaine.

C'était par un après-midi du commencement de mai; des averses avaient attristé toute la matinée, et le ciel restait couvert. Depuis quelques jours le roi Louis XIV

était à Marly avec sa cour.

Assis dans son fauteuil royal devant une fenètre grande ouverte ayant vue sur le parc, le souverain paraissait bien ennuyé, d'autant plus qu'une nouvelle averse venait encore de crever la nue.

En vain ses courtisans les plus en faveur s'evertuaient-ils à le distraire; il restait sombre et son front soucieux ne se déridait pas.

Peut-être songeait-il, le Roi-Soleil, à l'inanité des titres d'ici-bas, et se disait-il qu'il est là-haut un soleil, le vrai celui-là, qui se rit du bon plaisir des terrestres majestés.

Mais non; ces idées de haute philosophie ne pouvaient être les siennes. Enorgueilli par les nombreuses et rapides victoires qui marquèrent le commencement de son règne, infatué par les éloges outrés de ses courtisans, et des grands et petits écrivains qui gravitaient autour de lui, ainsi que les satellites autour d'un astre, il ne voyait, n'adorait que lui-même et pensait que son trône était le centre du monde, comme il en était, lui, le dieu consacré.

Malheureusement la générosité, cette qualité essentielle de la divinité, devait toujours lui faire défaut: cruel aux faibles, dur aux vaincus, tel était la caractéristique de sa politique étroite et de son tempérament égoiste.

Le roi gardait donc un front rembruni, quand tout à coup le duc de Lauzun s'écria:

— Ah! voyez donc, sire, cet homme làbas, collé au tronc d'un arbre. Je l'observe: il est là depuis plus d'une heure.

Le roi releva la tête et parut chercher du regard.

- Parbleu! reprit Lauzun, gageons que

c'est le bonhomme La Fontaine. Je veux avoir menti s'il n'est trempé comme une éponge. Sans doute, il rêve canard, et se complaît au frais.

Cette saillie fit sourire le roi.

Cependant l'averse avait cessé, et sous les rayons du soleil, qui reparut soudain, tout le parc se mit à scintiller de mille perles, gouttelettes tremblottant aux feuilles des arbres.

— Allons, dit en se levant le roi à qui sa bonne humeur était revenue, allons, messieurs, un tour de parc. En passant, nous réveillerons le bonhomme.

Les courtisans se mirent à rire, et bientôt tout ce monde doré, bariolé, enrubanné se répandit à la suite du roi par les larges allées qui traçaient leurs méandres entre les massifs et les pelouses.

L'homme, là-bas, était toujours sous son arbre, front nu, tête penchée, dans une immobilité de statue.

Quand le groupe des promeneurs fut assez rapproché:

Mais vraiment, fit le roi, c'est bien M.
 de La Fontaine.

En effet, c'était bien lui. Seul en cet endroit, il s'était arrêté la tête toute pleine d'un de ces sujets dont il a fait ses inimitables chefs-d'œuvre.

En vain la pluie était venue l'inonder à travers le clair feuillage, en vain le soleil avait reparu mettant de toutes parts ses lueurs de fète, il n'avait rien senti, rien vu en dehors de sa pensée. Tout entier à la fable qu'il composait, il s'y était absorbé comme au souvenir de quelque histoire passée, ne vivant plus que par l'imagination... Il venait d'en écrire les dernières lignes quand Lauzun vint le toucher à l'épaule ce fut un réveil! Il vit le roi devant lui, et, surpris, confus, ne sut que balbutier:

- Oh! sire...

— Bien, bien, fit le roi en souriant. Remettez-vous. Sans doute, vous composiez quelque fable. Est-elle terminée?... Eh bien! lisez-la nous,

Mais, Votre Majesté...
J'attends et vous écoute.
C'était un ordre.

Le fabuliste ouvrit ses tablettes à la page qu'il venait de crayonner et commença à lire. C'était le Loup et l'Agneau, cette critique la plus fine et la plus mordante peutêtre que l'ont ait jamais faite de la [force brutale. Il n'est pas trop de la relire en entier pour l'intelligence du récit:

La raison du plus fort est toujours la meilleure: Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage;
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;

Et que par conséquent, en aucune façon, Je ne puis troubler sa boisson. Tu la troubles! reprit cette bête cruelle; Et je sais que de moi tu médis l'an passé. Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né? Reprit l'agneau; je tette encore ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Jen'en ai point. — C'est donc quelqu'un destiens;
Car vous ne m'épargnez guère
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Dès les premiers vers, le roi cessa de sourire et les courtisans, qui se modelaient en tout sur le maître, prirent tout de suite un air sérieux. Mais La Fontaine, qui ne remarquait rien, continua sa lecture, qui dura peu, du reste, car la fable est courte. Quand il eut dit le dernier vers, il referma ses tablettes, et timidement releva les yeux. Alors seulement il vit le changement qui s'était opéré sur le royal visage et s'en étonna, n'ayant visé dans sa fable aucune personnalité.

- Et comment, fit le roi en appuyant sur les mots, comment le nommez-vous, ce loup, monsieur le moraliste?

— Ah! sire, répondit La Fontaine tout naïvement, il en est tant qui désolent la plaine! Sais-je le nom de ce gaillard?

Le roi fixa un moment son regard froid sur le pauvre homme, puis tourna les talons et s'éloigna suivi de ses gentilshommes, laissant là le bon fabuliste tout décontenancé, et ne sachant ce qu'il devait penser. Jamais Louis XIV ne pardonna au bonhomme ce qu'il regardait comme une véritable offense. Aussi, tandis qu'il faisait manger Molière à sa table, selon sa propre expression, et qu'il pensionnait la plupart des écrivains de son règne, même les plus infimes, La Fontaine, lui, fut toujours exclu de ces faveurs royales.

Denis Langar.

Mœurs et coutumes. — Pourquoi les lois du savoir-vivre prescrivent-elles de briser sur son assiette la coquille des œufs à la coque dont on vieut de manger le contenu?...

Les gens pratiques, rebelles à l'adoption des influences légendaires, disent que si l'on doit briser la coquille des œufs sur son assiette, c'est seulement pour éviter que cette coquille, venant à rouler quand les domestiques enlèvent les assiettes, ne tombe sur les habits des convives et n'y fasse des taches.

Mais il faut, paraît-il, faire remonter cette coutume à une vieille croyance affirmant que ces coquilles vides et laissées entières pouvaient servir aux sorciers pour des maléfices dont les funestes influences devaient revenir sur les convives, tandis qu'en brisant les coquilles on mettait obtacle à toutes les manœuvres des acolytes du démon.

Un statisticien s'est amusé dernièrement à calculer la surface de la tête humaine! Il a trouvé que notre crâne, en moyenne, a une superficie de 120 pouces carrés.

De là à calculer le nombre de cheveux, il n'y a qu'un pas: le chiffre moyen trouvé par ce calculateur émérite est de 127,920 cheveux.